

CHOSSES ET AUTRES

En publiant, l'autre jour, les beaux vers de M. Fréchette, nous en avons retranché par inadvertance la dédicace adressée à M. H. Beaugrand, directeur de la *Patrie*.

Le numéro d'avril de la revue anglaise intitulée *Good World*, publiera une pièce de vers signée d'un nom illustre : le marquis de Lorne. Notre gouverneur célèbre les beautés de Québec dans un langage magnifique. Ce morceau de choix sera orné, nous dit-on, d'illustrations, œuvres de la princesse Louise. Un journal anglais a déjà publié ces vers avant la revue, et c'est là que nous les avons lus et admirés.

Mardi de la semaine dernière, quelques amis de M. Ovide Perrault—nous ne disons pas les amis, car une salle de banquet ne pourrait pas tous les contenir, l'invitaient à un dîner superbe au Windsor. Ils ont voulu témoigner au représentant de la France à Montréal qu'ils trouvaient bien méritée la distinction que la République lui a accordée en l'appelant à la légion d'honneur. C'est aussi notre avis.

M. Louis Fréchette a adressé au nouveau légionnaire les vers qui suivent :

A M. Charles-Ovide Perrault

Ami, le lendemain des sanglantes batailles,
Aux accents des clairons, aux éclats des bravos,
Sous les drapeaux flottants criblés par les mitrailles,
Le général vainqueur jette croix et médailles
Au sein poudreux de ses héros.

Pour un soldat, la croix, fleur de chevalerie.
C'est chaque dévouement amplement compensé ;
C'est le baiser d'orgueil de la mère attendrie ;
C'est le baiser d'amour que donne la patrie,
En échange du sang versé.

Pour plusieurs, c'est souvent l'espérance dernière :
Car chaque brave sait que, défait ou vainqueur,
Tant qu'il vivra, partout, duchesse ou cantinière
Diront en regardant luire sa boutonnière :
Celui-là, c'est un noble cœur !

Mais, loin du champ d'honneur, d'autres âmes fécondes
Ont, si ce n'est leur sang, autre chose à donner ;
Et, fière nef voguant aux plus lointaines ondes,
La France sait trouver, aux rives des deux mondes,
D'autres têtes à couronner.

Ce sont ces cœurs vaillants qui fleurissent dans l'ombre,
A la France vouant tout leur modeste amour,
Et, tandis que là-bas mainte loyauté sombre,
Lui donnant, sans jamais en supputer le nombre,
Leurs dévouements de chaque jour.

Or vous êtes, ami, l'un de ces cœurs modèles ;
Et notre mère à tous devait bien à cela
D'envoyer vers nos bords ces messagers fidèles
Qu'on nous dit, aujourd'hui venus à tire-d'ailes
Vous apporter cette croix-là !

Cette croix, cher ami, beau prix de votre zèle,
Cette croix nous aimons à la voir rayonner...
Mais si la France ici devait, chose nouvelle,
Orner chaque poitrine où bat un cœur pour elle,
Elle n'aurait bientôt plus de croix à donner.

LOUIS FRÉCHETTE.

Il faut savoir tenir compte à ses adversaires des paroles et des déclarations qui les honorent, dit le *Courrier des Etats-Unis*. Dans l'*Intransigeant* du 7 courant, à propos de cette question de plus en plus vivante de la persécution religieuse, M. Alphonse Humbert, un radical avancé, écrit ceci :

« La crainte d'être dénoncé comme traître ne m'a pas empêché, quant à moi, de combattre vigoureusement toutes les mesures prises contre les congrégations, et de les signaler à l'opinion publique, non comme des « maledresses, » mais comme d'odieux attentats contre la liberté.

« La crainte d'être dénoncé comme traître ne m'a pas empêché d'affirmer, dans les diverses campagnes électorales que j'ai faites, que j'étais radicalement et par principe opposé à toute restriction du droit d'association, et particulièrement à toute interdiction spéciale formulée contre les catholiques. La crainte d'être dénoncé comme traître ne m'a pas empêché, au quatorzième arrondissement de Paris, alors que j'y étais candidat, de faire applaudir frénétiquement par plusieurs milliers d'électeurs intransigeants cette déclaration, qui ne pêche pas par défaut de franchise :

« Dans le conflit entre le gouvernement et les jésuites, je suis pour les jésuites. »

Selon une vieille tradition, c'est le jour de la saint Valentin que les oiseaux se choisissent une compagne. Les jeunes Anglais trouvent l'exemple bon à suivre et font choix, ce même jour, d'une amie ou Valentine.

Parmi les *Jenny ladies*, celles qui ont quelque beauté, reçoivent des déclarations d'amour en nombre incalculable.

Les papetiers préparent, à cet effet, des cartes délicieusement décorées, au centre desquelles on écrit le

vœu de son cœur, accompagné ou précédé de quelques vers d'un poète favori.

Beaucoup de *girls* font collection de ces cartes et en composent de fort jolis albums.

Les jeunes paysannes du Royaume-Uni n'attendent pas de lettres ; les amoureux s'y prennent d'autre façon dans la *country*.

Ils vont chanter sous la fenêtre de celle qui a touché leur cœur.

Les jeunes filles non encore pourvues font des vœux pour que la première personne qu'elles aperçoivent, le jour de la saint Valentin, soit un homme.

Si cet individu du vilain sexe est un *bachelor*, il deviendra leur mari.

Dans le Devonshire, toute jeune personne qui rencontre un homme dans son chemin, a le droit de lui crier :

—Bonjour, Valentin, je vais aujourd'hui acheter ce qu'il faut que vous payiez : une paire de gants pour le jour de Pâques.

Et l'homme est tenu d'envoyer des gants à Pâques.

Un rédacteur du *Figaro*, Saint-Genest, qui voyage en ce moment en Italie, écrit ce qui suit sur les Français, les Anglais, les Russes, etc., en voyage :

Oh ! je connais la façon de voyager de « tout le monde » en France !

Ailleurs, on quitte son chez soi pour voir ce qui se passe chez les autres. Le Français se met en route pour raconter aux autres ce qui se fait chez lui. Eh ! certainement.

L'Anglais, en voyage, prend des notes tout le temps : « very curious indeed ? dit-il... 1,580 voitures, 6,350 sacs de confettis ! 40 hommes en diables, 25 grenouilles... »

L'Italien, en voyage, admire tout le temps : « Oh ! Oh ! bellissima citta ! amabilissima donna ! grandissima chiesa ! superbissima vista !... »

Le Russe, en voyage, vous aime tout le temps : « Donc déjà, mon cher, que je préfère Paris à notre Pétersbourg, que je me plais donc avec vous ! que je voudrais donc vivre avec vous ! »

Après quoi, chacun d'eux rentre dans son pays, qu'il aime par-dessus tout au monde, et, avec les notes qu'il a prises, cherche quel tour il pourrait bien nous jouer.

Pendant ce temps, nous autres bons Français, Parisiens surtout, qui sommes bien les plus naïfs des êtres, nous allons, parlant tout le temps, ne regardant rien, n'écoulant rien. « Mais qu'est-ce que vous faites ici ? A Paris, cela ne se fait pas comme ça ! à Paris, nos théâtres..... à Paris, nos boulevards..... à Paris, nos cafés..... »

Après quoi, nous rentrons et nous disons : « Ne m'en parlez pas, ce sont des sauvages ! Ils ne savent ni manger, ni dormir, ni s'amuser : il n'y en a pas un qui parle bien français... Et puis, ils sont tous ingrats. Quand on leur parle de ce que la France a fait pour eux, ils ne savent même pas ce qu'on veut leur dire. »

Car, c'est là notre idée fixe en voyage. Pour nous, la France est la mère-patrie de tous les autres pays, lesquels se conduisent en enfants dénaturés. C'est désormais notre manière d'être chauvins. Seulement, quand nous avons dépensé notre patriotisme à vanter Paris et à nous moquer des étrangers, il ne nous en reste plus pour notre pays.

En repassant la frontière, ça nous est absolument égal de voir qu'on a tout désorganisé. C'est aux autres pays à réparer les bêtises que nous faisons nous-mêmes. S'ils ne le font pas, ce sont des ingrats.

Eh bien ! ce qui me sépare de mes chers compatriotes, c'est qu'en voyage j'oublie Paris et que, partout où j'arrive, je regarde simplement ce qui se passe—que cela me plaise ou non, je dis : c'est ainsi.

J'observe les races diverses, comme j'observe les natures et les végétations ; et en arrivant au seuil de l'Italie, je répète avec Fromentin : « Quel est donc ce peuple ? Comment se fait-il qu'à travers les guenilles du mendiant on retrouve encore le maître d'autrefois ? »

Pourquoi, l'homme du Nord paraît-il si grossier et si lourd quand il vient ici. Cependant, l'homme du Nord est supérieur par la probité par la conscience, l'instruction, le travail, l'industrie... Qu'est-ce qui lui manque donc ? Qu'est-ce que c'est donc que la race ? Quel est ce mystère ?

C'est dans les bals publics, au « Veglione, » qu'on observe bien ces différences et surtout ce phénomène merveilleux, chacun faisant absolument la même chose que son compatriote. Tout comme les bêtes à l'acclimatation.

D'abord, c'est l'Anglais qui arrive avec sa veste du matin à carreaux, affectant d'être le plus négligé possible, s'installant comme chez lui, sans aucun souci de ses voisins.

Puis c'est le Flamand qui arrive, avec sa bonne houpelande sur laquelle il a campé un petit capuchon rose, tenant sous le bras une grosse fille joufflue, qui entre là comme à la kermesse, après quoi ils se mettent tous deux à avaler des cruches de bière.

Puis c'est l'Allemand avec son vêtement boutonné, sa tenue correcte, ayant l'air d'avoir avalé son sabre, se tenant auprès de Titi Rigolboche comme un officier d'ordonnance auprès de sa reine.

Puis c'est le Russe, avec son œil caressant, sa voix chantante, ses familiarités voulues, ayant l'air de vouloir embrasser tous les gens dont il se soucie le moins.

Puis, c'est le Parisien, le gommeux, criant les plaisanteries du boulevard, hêlant les femmes d'une loge à l'autre, se les repassant de main en main, voulant paraître d'autant plus canaille qu'il est plus distingué, et y parvenant du reste le mieux du monde.

Puis, au milieu de tout cela, l'Italien souple, fin, aimable, ayant l'air de tout admirer et se moquant de tout le monde. L'Italien qui, à travers ses sourires, a l'air de dire à chacun : « Sans mon pays, que serais-tu ? Toi, sans les Romains d'autrefois, et sans les Italiens de la Renaissance, tu ne serais qu'un barbare. » Car c'est là le fond de leur pensée, à tous.

Ah ! comme il se moquent de nous ! et quand on se donne la peine de regarder, comme c'est intéressant surtout dans le bas peuple ! Comme on retrouve là ce que Brachet nous raconte. Quels diplomates ! quels Machiavels ! Si le bon M. Waddington, si l'honnête M. Barthélemy avaient eu la finesse d'un lazzarone de Naples ou d'un cocher de Florence, comme nos affaires seraient en meilleur état !

VARIÉTÉS

Lu sur l'album d'un membre de la Société contre l'abus du tabac :

« Je méprise la femme qui prise, et je prise celle qui reprise... mes bas. »

* *

Mme X..., dont le mari est bossu, et qui est elle-même contrefaite, vient de mettre au monde un troisième enfant, un petit monstre, bossu, comme père et mère, frère et sœur.

—Décidément, c'est dans le sang, fait le docteur.
—Hélas, non ! riposta vivement M. X..., c'est dans le dos.

* *

Dans un club socialiste :
—On ne parle pas avec les mains dans ses poches ! dit-on à un orateur.

Le président impose le silence et ajoute :
—Laissez-le parler tout de même, citoyens. Il vaut mieux qu'il ait les mains dans ses poches que dans celles de ses voisins.

* *

Chez un bibliomane :
—Vous avez beaucoup de livres, et de bien beaux !
—Oui, mais je ne les lis jamais.
—Alors, à qui servent-ils ?
—A mon fils.
—Votre fils est bibliomane aussi ?
—Oui, mais il ne lit jamais.

* *

Un client achète des bretelles chez un chemisier. Le commis les enveloppe et les remet à l'acheteur avec le gracieux et traditionnel :
—Et avec cela, monsieur ?
—Avec cela ? Eh bien ! je ferai tenir mon pantalon.

* *

Au palais de justice, dans la salle des Pas-Perdus. Un vieil avocat, montrant à un de ses jeunes confrères un avocat qui est en train de gesticuler et de parler tout seul :

—Ah ça ! il est donc fou ?
—Pourquoi cela ?
—Dame un avocat qui se parle à lui-même, c'est comme un pâtissier qui mangerait sa marchandise.

Mères ! Mères ! ! Mères ! ! !

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectoral, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.